

MICHEL GOYA
MARC-ANTOINE BRILLANT

ISRAËL CONTRE LE HEZBOLLAH

Chronique d'une défaite annoncée
12 juillet-14 août 2006



éditions du
ROCHER

LIGNES DE FEU

ISRAËL CONTRE LE HEZBOLLAH

Michel GOYA
Marc-Antoine BRILLANT

**ISRAËL CONTRE
LE HEZBOLLAH**

*Chronique d'une défaite annoncée
(12 juillet-14 août 2006)*

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la suite de ce qui avait été alors improvisé avec succès au cours de la guerre du Kippour, une première voie consistait à rester dans le cadre conceptuel classique d'une manœuvre terrestre massive conduite chez l'ennemi mais en passant de l'agressivité des colonnes de « hussards blindés » à un combat interarmes beaucoup plus méthodique et intégré. Les divisions « rouleaux-compresseurs » évoluant avec succès en 1982 au Liban contre les forces syriennes et celles de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), furent l'application pratique de cette adaptation de la méthode traditionnelle.

Mais cette campagne servit aussi d'opportunité à la première mise en œuvre dans la plaine de la Bekaa de ce qui sera baptisé plus tard « Révolution dans les Affaires Militaires (RAM) ». Alors qu'à peine neuf ans plus tôt, l'armée de l'air israélienne avait terriblement souffert face aux défenses anti-aériennes arabes, elle parvenait cette fois à détruire en deux heures dix-neuf batteries de missiles dans la plaine de la Bekaa, puis à abattre une vingtaine d'avions syriens, le tout sans perdre un seul appareil. Pour la première fois, on avait organisé un système de reconnaissance-frappe, pour employer une terminologie soviétique, intégrant ce qui se faisait de mieux en matière de technologie électronique : drones de surveillance, radars aéroportés, missiles guidés antiradars. Les résultats spectaculaires de cette opération laissèrent entrevoir chez certains observateurs la possibilité d'un changement beaucoup plus radical du modèle théorique de pensée militaire israélien. On commença alors à évoquer l'idée que l'asymétrie technologique écrasante qui est en train de se dessiner en faveur de Tsahal sur ses ennemis, pouvait permettre de se passer de gros bataillons, que la guerre pouvait se gagner à distance sans avoir forcément à occuper le terrain.

Dans les années 1990, le processus de paix avec plusieurs

pays arabes et l'effondrement de leur sponsor soviétique en conjonction avec les révoltes dans les territoires palestiniens ou la guérilla dans le Sud-Liban occupé, donnèrent à penser que la menace en provenance d'États frontaliers était désormais d'une probabilité bien moindre que celle des organisations de guérilla puis d'un Iran éventuellement nucléaire. Or ces « trois cercles de menaces », respectivement proche, intérieur et lointain dans la terminologie israélienne, induisent normalement des emplois de la force très différents : un engagement aéroterrestre massif, bref et très violent lorsqu'il s'agit d'obtenir la soumission d'un État après avoir battu son armée ; une présence longue, fragmentée et liée à de nombreux aspects non-létaux lorsqu'il s'agit de contrôler une population ; une campagne de raids et de frappes à distance dans le dernier cas. Cette divergence de fin et de méthodes induit classiquement des différences dans les structures, équipements et valeurs des forces, ce qui suscite, encore aujourd'hui, de vifs débats dans toutes les armées occidentales.

La grande théorie unifiée

Dans la lignée des théories de la RAM, les Israéliens commencent à considérer dans les années 1990 que les applications militaires des nouvelles technologies de l'information peuvent leur donner les moyens de dénouer ces contradictions. Impressionnés par les exemples des campagnes aériennes américaines de 1991 contre l'Irak, de 1995 contre les Bosno-Serbes et surtout contre la Serbie en 1999 et les Talibans en 2001, les Israéliens comprirent que leur supériorité technologique pouvait permettre d'imposer leur volonté à tout adversaire potentiel.

La longue pratique de la contre-insurrection dans les Territoires occupés ou au Sud-Liban a fait comprendre aux militaires israéliens qu'il était aussi vain de vouloir gagner les « cœurs et les esprits » d'une population rétive que d'imaginer éradiquer complètement par la force les organisations clandestines qui s'y abritent. La seule stratégie qui demeure alors crédible vise à contenir en permanence la menace (« tondre la pelouse régulièrement ») en protégeant la population israélienne par un « bouclier » : la barrière électronique de sécurité baptisée *technical fence* longeant la frontière, dont la construction débute en 2002. Pour être pleinement efficace, cette logique doit être couplée à un « complexe reconnaissance-frappe » sophistiqué, capable de déceler et de frapper très vite, par raids terrestres et, de plus en plus, aériens, toutes les cibles même éloignées. C'est cette possibilité de contrôle à distance qui semble avoir permis le retrait des forces du Sud-Liban en 2000 puis de la bande de Gaza en 2005. L'analyse de la menace lointaine iranienne a abouti à des conclusions similaires. On ne conçoit pas en effet d'éliminer la menace nucléaire iranienne par l'occupation de Téhéran mais par une défense anti-missiles et la possibilité de frappes à distance, préventives, comme sur *Osirak* au sud de Bagdad en 1981, ou en représailles.

Cette conjonction des visions stratégiques dans une « grande théorie unifiée » finit par assurer le succès des « modernes » sur les « anciens » des divisions blindées, d'autant plus que sous l'impulsion du Commandement de la région Centre, les premiers s'appuient sur un effort de conceptualisation inédit en Israël. L'Institut de recherche de théorie opérationnelle (*Operational Theory Research Institute, OTRI*) du général en retraite Shimon Naveh, créé en 1995, devient le moteur de cette réflexion. Lorsque le général Ya'alon, commandant de la région Centre, devient adjoint au chef d'État-Major des armées (CEMA), il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

renseignement de mieux en mieux organisé combinant des moyens classiques comme les guetteurs qui surveillent les postes israéliens au Sud-Liban, et des systèmes plus sophistiqués comme les écoutes et les intrusions électroniques. En septembre 1997, l'interception d'images prises par des drones permet au Hezbollah de comprendre que Tsahal porte un intérêt particulier au village côtier d'Ansariyah. Un dispositif d'embuscade y est aussitôt mis en place. Il surprendra un commando de la marine israélienne venu de nuit mener un raid. Onze commandos furent tués et un capturé. Plus tard, après le retrait des Israéliens en 2000, des bergers continueront à surveiller les soldats de Tsahal de l'autre côté de la frontière, allant même jusqu'à faire du petit commerce avec eux. Ces échanges permettront d'équiper les miliciens du Hezbollah avec des tenues de combat réglementaires israéliennes, ce qui n'ira pas sans poser des difficultés au bataillon *Golani* lors de la bataille de Bint-Jbeil en juillet 2006.

L'observation de l'ennemi ira même bien au-delà des aspects tactiques pour aborder l'ensemble de la société israélienne. *Al-Manar* dispose par exemple d'une unité spéciale composée d'hébréophones chargés de surveiller en permanence les médias juifs. Des Arabes israéliens seront également utilisés comme agents de renseignement sur le sol même de l'ennemi.

La capacité stratégique du Hezbollah

Les roquettes et obus de mortiers sont souvent les seuls moyens permettant à une guérilla de frapper les bases de son adversaire. C'est également, selon la même logique mais à l'échelon stratégique, le seul moyen de frapper le territoire israélien. L'Organisation de libération de la Palestine (OLP)

frappait déjà les villes du nord d'Israël depuis le Liban dans les années 1970. Ces tirs avaient même été le prétexte pour envahir le Liban en 1982, ce qui avait effectivement eu pour conséquence d'y mettre fin. Après le départ de l'OLP, le Hezbollah reprit cette stratégie de harcèlement, y compris pendant l'occupation du Sud-Liban par Tsahal.

Le 16 février 1992, en représailles à l'assassinat par les Israéliens du secrétaire général du parti, Abbas Moussaoui, le Hezbollah lance une centaine de roquettes sur les bases israéliennes et, pour un tiers, sur le territoire israélien. Le successeur de Moussaoui, Hassan Nasrallah, déclare alors vouloir faire des roquettes *Katioucha* de 122 mm un atout stratégique dans sa lutte contre Israël. Dès lors, les tirs de roquettes se poursuivront et rythmeront la vie quotidienne des habitants de l'État israélien. Le 25 juillet 1993, les Israéliens lancent l'opération *Justice rendue* pour faire cesser ces attaques. Au cours des sept jours que dure l'opération, le Hezbollah tire environ 300 roquettes contre la zone de sécurité et le Nord d'Israël tuant deux civils israéliens et en blessant 24 autres. En mars 1996, en réponse à un nouveau tir de missile israélien tuant des civils libanais, le Hezbollah lance plusieurs dizaines de roquettes sur le Nord d'Israël. Tsahal réplique par l'opération *Raisins de la colère*. Malgré les importantes destructions causées par deux semaines de frappes aériennes ou d'artillerie, le Hezbollah tira près de 1 100 roquettes sur la zone occupée et le territoire israélien. Les deux adversaires finissent par s'entendre sur une forme de dissuasion mutuelle : toute attaque menée contre les civils des deux camps entraînera une riposte immédiate. Ils divergent en revanche sur les causes de l'arrêt des tirs de roquettes, Tsahal mettant en avant l'efficacité de ses frappes alors que le Hezbollah se félicite des concessions politiques obtenues.

Le problème n'est pas limité au Liban puisque les organisations palestiniennes utilisent aussi des projectiles rudimentaires, les *Qassam*, pour harceler le Sud d'Israël. Juste avant l'attaque de juillet 2006, des centaines d'engins de ce type sont même tombées dans l'ouest du Néguev. Or, le renseignement et les militaires israéliens échouent depuis des années à éliminer ces *Qassam* près de Beit Hanoum, où la zone est réduite et le terrain plat. Il n'y avait aucune raison de faire mieux au Liban, des dizaines de kilomètres à l'intérieur des terres, dans des terrains vallonnées, forestiers et urbains.

2000-2006 : Guerre froide

Avec le retrait des troupes israéliennes du Sud-Liban, s'ouvre une période de paix toute relative avec l'État israélien. Les tirs de roquettes du Hezbollah contre le Nord d'Israël se poursuivent mais sont plus sporadiques. En représailles, les Israéliens lancent des incursions limitées sur le territoire libanais. Des accrochages épisodiques ont lieu entre soldats de Tsahal et combattants du Hezbollah, notamment autour de la position très contestée des Fermes de Chebaa. Ce petit territoire syrien de 25 km² à la jonction d'Israël, du Liban et de la Syrie est revendiqué par le Liban tout en demeurant sous le contrôle des Israéliens depuis 1967. Il s'agit par ailleurs d'un site stratégique puisqu'il renferme d'importantes ressources en eau. De par cette situation, le Hezbollah considère le retrait israélien comme incomplet et justifie ainsi la poursuite de ses attaques contre « l'occupant ». En 2000, trois soldats israéliens perdent la vie dans ce secteur lors d'un accrochage avec des combattants du Hezbollah. En 2004, les Israéliens obtiennent la restitution de leur corps et la libération d'un colonel de réserve en échange

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Silkworm. Guidé par radar, ce missile à vitesse subsonique peut frapper un navire, envoyé à plus de 120 km avec une charge de 165 kg⁸.

Le Hezbollah dispose également d'une petite flotte d'une dizaine de drones de type *Mirsad-1* ou *Ababil-3 Swallow*. D'origine iranienne, ils sont initialement conçus pour la reconnaissance et le renseignement. L'emploi de ces engins avant la guerre de juillet 2006 avait surtout pour objectifs d'observer les postes israéliens sur la frontière, d'en déterminer les vulnérabilités et de préparer des plans de feu pour des tirs d'artillerie. Deux vols furent ainsi répertoriés le 7 novembre 2004 près de la ville de Nahariya en Galilée et le 11 avril 2005 le long de la frontière nord d'Israël. Après la deuxième guerre du Liban, le Hezbollah poursuit ses activités de surveillance et n'hésita pas à envoyer ses drones en territoire israélien pour acquérir du renseignement sur des installations sensibles ou tester la réactivité de la chaîne d'alerte de Tsahal⁹.

Certains *Mirsad-1* ont été modifiés pour pouvoir porter des charges explosives de 40 à 50 kg. Pouvant être guidés près du sol et de nuit jusqu'à Tel-Aviv, ils constituent une autre version *low-cost* du missile de croisière. Leur faible nombre les condamne certes à un rôle marginal, mais l'impact psychologique sur l'opinion publique israélienne du crash d'un drone « bombe volante » sur une place fréquentée de Tel-Aviv pourrait être relativement désastreux.

Commandement et contrôle

Le système de commandement du Hezbollah est hybride, très centralisé pour la composante stratégique, sans doute même conjoint avec les Iraniens pour les armes les plus puissantes. Le

renseignement israélien estime que les armements les plus sophistiqués, missiles balistiques, drones, missiles sol-mer ou sol-air, sont mis en œuvre, à partir d'un poste de commandement enterré, certainement à Baalbek, par des Iraniens du corps des Gardiens de la Révolution islamique. De plus, un centre de renseignement commun à l'Iran, à la Syrie et au Hezbollah existerait aussi à Damas, sans doute à l'ambassade d'Iran¹⁰.

Parfaitement conscient des moyens d'interception et d'écoute de l'armée israélienne, et notamment de la capacité à contrôler les téléphones portables et autres radios à distance, le Hezbollah a mis en place un système de communications résilient. Ainsi, la partie du territoire libanais au sud du fleuve Litani est maillée par un réseau de câbles enterré difficilement neutralisable sans être à proximité immédiate. Ce réseau relie l'ensemble des postes de combat souterrains, bunkers de commandement, et autres positions défensives en zone urbaine. Sa grande discrétion pose problème aux services de renseignement israéliens qui se retrouvent contraints d'envoyer des agents au Liban avec pour mission de poser au-dessus des câbles repérés des systèmes d'interception camouflés sous la forme de faux rochers.

La décision de mettre en œuvre un système de commandement, certes relativement rudimentaire mais particulièrement efficace, témoigne bien du souci constant pour les dirigeants du Hezbollah de disposer de moyens de communication résistant tant aux frappes aériennes qu'au brouillage adverse, dans le but de garantir la permanence du commandement. En effet, le réseau de téléphonie mobile, sans doute plus simple d'emploi, est facilement interceptable par les techniciens militaires israéliens, comme en témoignera plus tard la grande polémique de l'été 2010 sur l'infiltration par Israël du

service de télécommunications libanais. Sur le plan tactique, ce système permet de contrôler le volume des tirs d'artillerie ou de roquettes sur le territoire israélien.

L'ampleur de cette organisation « asymétrique de haute-technologie », ou « techno-guérilla » selon les termes de Joseph Henrotin mise en place depuis 2000 avec l'aide de l'Iran, a échappé en partie au haut-commandement israélien, sans que l'on sache s'il s'agit là d'un défaut de renseignement ou d'assimilation des données. Avant de lancer leur offensive, les Israéliens avaient cependant une bonne image des capacités du Hezbollah en termes de roquettes et missiles, la principale menace. Ils ont en revanche nettement sous-estimé la capacité de résistance de l'infanterie du Hezbollah¹¹.

1. Jean-Luc Marret, *Un exemple de parti politique avec un bras armé : le Hezbollah*, fiche de synthèse pour la Fondation pour la recherche stratégique.

2. Mark Williams, « The Missiles of August, The Lebanon War and the Democratization of Missile Technology », www.technologyreview.com.

3. Nicholas Blanford, « Hizbullah set for long-term operations », *Jane's Defence Weekly*, 2 août 2006.

4. Pour plus de précisions, se reporter au tableau situé en annexe de l'ouvrage.

5. Clive Jones, « Israeli Offensive may not meet long-term Objectives », *Jane's Intelligence Review*, septembre 2006.

6. Valeurs actuelles, 4 août 2006.

7. Alon Ben-David, « Israel Introspective after Lebanon Offensive », *Jane's Defence Weekly*, 23 août 2006.

8. Pierre Razoux, *Logique de guerre au Sud-Liban*, Raids 244, septembre 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

serait nécessaire pour éliminer et même freiner la menace. Le Hezbollah prend d'ailleurs bien soin de défier Israël en augmentant le nombre de ses tirs de roquettes jusqu'à atteindre une moyenne de 250 par jour à la fin de la guerre.

-
1. Persistent Ground Surveillance System.
 2. A. Ben-David, « New Model Army ? », *Jane's Defence Weekly*, 11 octobre 2006.
 3. Pierre Razoux, « Logique de guerre au Sud-Liban », *Raids* 244, septembre 2006.
 4. Dans son article « Retour d'expérience israélienne au Liban », Bernard Bombeau du magazine *Air & Cosmos* donne les chiffres suivants : sur 6 940 objectifs attaqués en 4 semaines, près de 80 % l'on été avec des armes classiques non guidées. L'IDF a réservé ses GBU, JDAM, et AGM-130 à des cibles d'importance, notamment durant les premiers jours de l'offensive (*Air & Cosmos* no 2060 du 12 janvier 2007).
 5. Moyenne Altitude Longue Endurance.
 6. Pierre Razoux, « Logique de guerre au Sud-Liban », art. cit.
 7. Bernard Bombeau, « Retour d'expérience israélienne au Liban », art. cit.
 8. La frappe sur la centrale électrique de Jiyéh causa une véritable catastrophe écologique avec le déversement de près de 15 000 tonnes de brut dans la mer.
 9. Zeev Schiff, « A strategic mistake », *Ha'aretz*, 20 juillet 2006.
 10. Chloé Delahaye, « Liban : le poids des photos », *L'Express*, 7 septembre 2006.
 11. *Le Monde*, 15 août 2006.
 12. *The Economist*, 26 août 2006.
 13. Alon Ben-David, « Israel Introspective after Lebanon Offensive », art. cit.

14. Ben Moores, « A Military Assessment of the Lebanon Conflict », 24 août 2006, www.windsofchange.net
15. Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Gallimard, 1985.
16. Sur la différence entre logique linéaire et logique dialectique ou stratégique, voir Edward Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, Odile Jacob, 2002.
17. Avec un PIB de 123 milliards de dollars américains (USD) en 2005 et un coût de la campagne de frappe conjuguant le coût des sorties aériennes (aux alentours de 500 millions de dollars), des frappes d'artillerie (entre 300 et 600 millions) et des aéronefs détruits (un avion F-16, cinq hélicoptères, un drone Héron, soit à peu près 150 millions d'USD).
18. Ron Tira, « Breaking the Amoebae's Bones (Lessons Learned from the Second Lebanon War) », Institute for National Security Studies (INSS), Strategic Assessment, Volume 9, No. 3, Novembre 2006.

CHAPITRE VI

L'ANTI-GUERRE ÉCLAIR

A partir du moment où les opinions publiques s'émeuvent devant les images du Liban dévasté et que le soutien initial à Israël s'érode, une course de vitesse s'engage du côté israélien entre un processus militaire dont on voit mal les progrès et un processus diplomatique de négociations qui s'accélère.

Dans ces conditions, il paraît difficile de poursuivre sans faire appel aux forces terrestres. Cependant, entre la réticence à renouer avec le « borbier » de l'occupation libanaise et le dogme idéologique de la puissance aérienne capable de tout, les tergiversations se poursuivent. Le 17 juillet, le général Halutz déclara devant la Knesset qu'« avec toute la technologie que nous avons, il n'y a pas de raison pour commencer à envoyer des troupes au sol »¹ Sous la pression des événements, les forces terrestres sont finalement engagées mais de façon très progressive.

Les opérations piano

La 91^e division d'infanterie, rattachée au commandement Nord, est présente aux abords de la frontière dès le 12 juillet. Elle termine la mobilisation de ses réservistes le 15 juillet. Elle est ensuite rejointe le 20 juillet par la 162^e division blindée du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

4. www.ynetnews.com, 22 juillet 2006.
5. Samy Ghorbal, « Bint-Jbeil, une déroute qui fera date », *Jeune Afrique*, 7 août 2006.
6. www.lemonde.fr, 25 juillet 2006.
7. S. Ghorbal, « Bint-Jbeil, une déroute qui fera date », art. cit.
8. Zeev Schiff, « Faire la police à Gaza a émoussé Tsahal », repris dans *Le Monde*, 8 septembre 2006 et Patrick Saint-Paul, « Les erreurs tactiques de l'armée israélienne », *Le Figaro*, 23 août 2006.
9. Yaguil Lévy, *Le Monde*, 8 septembre 2006.
10. Barbara Opall-Rome, « Mideast crisis to drive future needs », *Defense News*, 14 août 2006.

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE DES ROQUETTES

Lorsque les Israéliens lancent la campagne aérienne, ils savent bien que cela va déclencher des tirs de roquettes en riposte. Autrement dit, le gouvernement et le haut-commandement israéliens n'ont pas été dissuadés d'agir par l'existence de la force de frappe du Hezbollah, pourtant potentiellement capable de ravager les principales villes du pays. Il s'agit donc là d'un cas qui aurait beaucoup intéressé les stratèges de la guerre froide. Une dissuasion anti-cités peut ne pas fonctionner si l'État cible en sous-estime l'impact et surtout surestime sa capacité à y faire face préventivement. Dans ce cas, la présence de la force de frappe est plus une source de tensions que de stabilisation. Le gouvernement israélien, mal conseillé par les autorités militaires, a commis ainsi une double erreur d'appréciation. En réalité la menace des roquettes du Hezbollah ne laissait le choix qu'entre l'impuissance et une nouvelle occupation du Sud-Liban.

Un problème sous-estimé

Israël se trouve en fait en présence de plusieurs forces de frappe aux caractéristiques très différentes et donc aussi aux effets stratégiques différents depuis le harcèlement essentiellement psychologique de l'artillerie de courte portée et même de moyenne portée (ACP et AMP) jusqu'aux destructions

physiques importantes de l'artillerie à longue portée (ALP). L'armée israélienne s'est concentrée sur la menace la plus dangereuse, celle de l'ALP et de ses lanceurs *Zelzal*, sur laquelle elle a orienté son effort de renseignement afin de les localiser et détruire, si possible avant le déclenchement des salves. Pour les autres types d'artillerie, le renseignement israélien, il est vrai largement contré par l'énorme effort de dissimulation du Hezbollah, n'a pas cartographié l'ensemble des positions de tir. Tsahal fonde donc d'abord sa réponse sur la destruction de la structure de commandement centralisé et, à défaut, sur une traque individuelle reposant sur une boucle détection-frappe extrêmement rapide comme pendant l'opération *Raisins de la colère*, dix ans plus tôt, mais avec des moyens encore plus sophistiqués. Cette formule séduisante sur le papier sous-estimait cependant la capacité d'adaptation du Hezbollah.

La destruction des lanceurs à longue portée

Peu après minuit, dans la nuit du 12 au 13 juillet, un raid aérien parvient à frapper 13 sites et à détruire 59 lanceurs de longue portée en 34 minutes à proximité de Beyrouth. En apprenant la nouvelle, le général Halutz aurait déclaré à Ehoud Olmert : « Toutes les roquettes de longue portée ont été détruites. Nous avons gagné la guerre »¹. Au bout de 48 heures, l'armée de l'air revendique la destruction d'au moins 75 % des lanceurs de moyenne et longue portée du Hezbollah. Même si on peut contester ces chiffres puisque, comme les Serbes au Kosovo en 1999, l'adversaire utilisait beaucoup de sites leurres avec de fausses signatures infra-rouges, il n'en demeure pas moins vrai que la menace de têtes de plusieurs centaines de kilos d'explosifs frappant Haïfa ou Tel-Aviv a été écartée².

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut-être aidé de soldats libanais. Après une demi-heure de combat, le commando parvient à s'exfiltrer mais un officier a été tué et deux autres hommes ont été blessés. Dans un communiqué, l'armée israélienne parle d'une opération dans une région frontalière, dans le but d'empêcher le Hezbollah de recevoir des armes de la Syrie. La localité de Bouday est pourtant située en plein milieu de la plaine de la Bekaa, loin de la frontière libano-syrienne².

Un officier supérieur israélien, gardant l'anonymat, a déclaré que ces raids, surtout celui du 1^{er} août, étaient « une tentative de recréer les jours d'Entebbe »³. Alors que la campagne aérienne devenait stérile et que l'offensive terrestre piétinait, ces opérations audacieuses ont été considérées aussi comme des moyens de retrouver du prestige et de regonfler le moral. Elles témoignent aussi du problème de l'appréhension des campagnes militaires avec ou sans présence d'hommes prenant des risques majeurs. Comme les missions spatiales, selon que l'homme est présent ou pas, l'empathie de l'opinion publique n'est pas la même.

En dépit d'une efficacité avérée, les forces spéciales israéliennes ont rencontré un certain nombre de difficultés à opérer conjointement entre elles et avec les autres branches des forces armées. La plupart des problèmes soulevés tenait souvent à l'absence de cohérence dans les moyens de communication et à un manque de procédures communes. Pour pallier ces dysfonctionnements, il sera décidé après la guerre de créer un commandement des opérations dans la profondeur coordonnant l'action des forces spéciales des trois armées⁴.

Nouveaux problèmes

Cette extension des opérations est l'occasion de révéler de nouveaux problèmes structurels. Par leur capacité à disparaître du champ de bataille et à réapparaître n'importe où, les miliciens chiites sont parvenus, malgré une surveillance aérienne permanente, à couper plusieurs axes logistiques israéliens. L'approvisionnement en vivres et en eau, en particulier, s'est avéré problématique pour certains groupements. Alors que les unités de soutien logistique n'étaient qu'à quelques kilomètres du front, il a fallu recourir au ravitaillement par air dans de nombreux cas⁵, sans que cela ne soit vraiment pertinent⁶.

Les Israéliens ont aussi été très pénalisés par une logistique qui ne passait plus par des structures dédiées dans chaque division et brigade mais par des établissements régionaux ravitaillant toutes les unités dans leur zone de responsabilité. Cette organisation, expérimentée en 2002 et généralisée au début de 2006, qui s'était montrée suffisante pour alimenter les petites opérations dans les territoires palestiniens, a sombré dans la confusion la plus totale lorsqu'on est passé au soutien simultané de plusieurs brigades engagées au combat et imbriquées avec l'ennemi. Certaines unités sont restées sans approvisionnements en eau, en vivres et en munitions pendant plusieurs jours, provoquant même des pertes par déshydratation. Des largages par air ont été tentés pour y remédier mais avec une efficacité limitée. Alors que les bases n'étaient qu'à quelques kilomètres, une grande partie de l'énergie des officiers a été ainsi accaparée par de purs problèmes de ravitaillement, ce qui n'était pas le cas lors des guerres mobiles de 1967 ou 1973.

Un autre sujet d'inquiétude est la médiocrité constatée de la plupart des unités de réserve. Malgré de nombreux exemples individuels de courage, les réservistes israéliens n'ont, dans l'ensemble, pas fait preuve de la même combativité que les

soldats d'active. Il est vrai que jamais la différence d'équipements entre l'active et la réserve n'a été aussi grande. La plupart des équipements des réservistes datent des années 1970. Les gilets pare-balles font cruellement défaut, ainsi que les appareils de vision nocturne. Les miliciens chiites sont souvent mieux équipés. L'entraînement des réservistes s'est également dégradé au fil des années du fait d'autres priorités budgétaires et des conditions d'emploi dans les territoires occupés⁷. L'âge de la fin de service est passée de 45 à 40 ans, ce qui a permis de supprimer 60 000 postes⁸. Le nombre annuel de jours de service par an est passé de 30 (dont 23 en opération pour permettre aux troupes d'active de poursuivre leur formation) à 14. Certaines unités engagées au Liban ne s'entraînaient plus qu'une fois tous les trois ans et plus sur des modèles de haute intensité⁹. Aucun réserviste n'a contesté le bienfondé de cette guerre. Seules les conditions de leur engagement précipité et désorganisé¹⁰ ont subi des critiques acerbes.

L'imagination tactique du Hezbollah

Dans ce conflit, l'imagination tactique est plutôt du côté du Hezbollah. L'emploi qu'il fait de ses armes antichars comme d'une artillerie portable et polyvalente pouvant frapper véhicules, fantassins débarqués et même les hélicoptères, en est un bon exemple. À de nombreuses reprises, des unités israéliennes regroupées dans des bâtiments ont été frappées de plein fouet par des missiles. Le 4 août, par exemple, trois soldats sont tués dans une maison du village de Markabeh ; un autre est tué et vingt sont blessés de la même façon à Ayta-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

portée seront difficiles à employer depuis la zone de déploiement de la FINUL. Les missiles, en étant lancés de plus loin, deviennent vulnérables aux missiles anti-aériens *Patriot* PAC-3. De ce fait, l'action offensive indirecte, concrétisée sur le terrain par des actes terroristes sur les intérêts israéliens à l'étranger, peut redevenir une option intéressante, surtout si le mouvement chiite bénéficie du soutien d'autres groupes, comme le Hamas.

Les capacités défensives du mouvement sont également amoindries. Même si les réseaux souterrains se sont reconstitués, le Hezbollah ne pourra plus bénéficier de la surprise tactique. On ne voit pas en effet quel autre mode d'action que la défense décentralisée il pourrait pratiquer sans être frappé par la puissance de feu ennemie, or, nul ne doute que les Israéliens vont s'efforcer d'y trouver des parades. Une nouveauté tactique, correspondant à la seule faiblesse avérée, pourrait consister à l'introduction de moyens antiaériens modernes, comme les SA-16 et SA-18, voire le S-300 et le SA-15/M1-Tors⁸.

Le deuxième acteur à toucher les dividendes de la guerre est l'Iran qui a accru d'un seul coup sa capacité de dissuasion en pleine phase de négociations sur le dossier nucléaire. Le régime des mollahs a profité de cette guerre pour montrer son arsenal et donner une idée de ce que pourrait donner un affrontement contre une armée 100 fois plus importante que le Hezbollah. Avec ses alliés étatiques, la Syrie et dans une moindre mesure le nouvel Irak dominé par les partis chiites, mais aussi les organisations armées comme l'Armée du Mahdi irakienne et surtout le Hezbollah, l'Iran a montré aussi qu'il conservait une grande capacité d'attaque par procuration des nations qui pourraient s'opposer à lui.

La Syrie de son côté a vu l'attention se détourner de l'enquête sur l'assassinat de Rafiq Hariri. La montée en puissance de ses alliés chiites au Liban lui a certainement permis de garder une certaine mainmise sur la politique de son voisin. Le 15 août 2006, le président syrien Bachar el-Assad félicitait le Hezbollah pour avoir « vaincu l'armée israélienne » et a prôné la reconquête du Golan⁹. Depuis, la Syrie connaît une guerre civile particulièrement meurtrière dans laquelle les miliciens du Hezbollah prennent toute leur part aux côtés des forces loyalistes.

Crise en Israël

En cinq semaines de combat, l'armée israélienne n'a réalisé aucun de ses objectifs affichés. Les soldats Goldwasser et Regev¹⁰ n'ont pas été libérés et le Sayyed Nasrallah a survécu. La milice chiite n'a pas été détruite. Peut-être plus grave encore, au lieu d'avoir augmenté sa capacité de dissuasion, Tsahal a montré des faiblesses et des vulnérabilités. Cet affaiblissement, tout symbolique tant la disproportion des forces reste écrasante, et les destructions au Liban ont radicalisé les masses arabes et suscité des vocations. Le seul résultat positif a été la réduction de la capacité d'attaque du Hezbollah, par le gel de la frontière du Liban, et l'affaiblissement de la menace des roquettes et missiles.

Ces résultats ont été chèrement payés. Tsahal a perdu 119 hommes, 750 autres étant blessés. Les missiles antichars sont responsables de la moitié de ces pertes, les mines et les armes légères des combattants du Hezbollah pour un quart, les roquettes pour 10 % enfin. Les tirs fratricides israéliens représentent 10 % du total et les accidents 5 %¹¹. Cela donne

certes un rapport d'un soldat israélien touché pour quatre ou cinq miliciens chiites mais cela ne signifie pas grand-chose dans la mesure où l'adversaire glorifie le sacrifice tout en minimisant ses pertes. Les miliciens mis hors de combat ont probablement été remplacés rapidement, au moins numériquement sinon dans leurs compétences.

Sur le plan matériel, Tsahal a perdu une soixantaine de véhicules, dont au moins 22 chars et 2 bulldozers lourds mais aussi 5 aéronefs et une corvette a été endommagée. Le coût financier est estimé à 2,3 milliards de dollars, sans compter les travaux de reconstruction des infrastructures endommagées par les tirs de roquettes du Hezbollah¹². Ce bilan suscite tout de suite un malaise évident, tant les résultats de cette guerre ont été en-dessous des attendus et de l'image de Tsahal.

Quand une armée est matériellement bien plus forte que son adversaire, les causes de son échec sont souvent à chercher du côté de la psychologie. La première source évidente du ratage israélien est venue du décalage énorme entre les objectifs affichés et le prix du sang que l'on était prêt à payer pour cela, ou plus exactement le prix que l'on croyait que l'opinion publique était prête à payer. Or, le gouvernement israélien, persuadé d'une « extrême sensibilité aux pertes », a largement sous-estimé ce prix.

En réalité, en 2006, l'opinion publique israélienne était beaucoup plus courageuse et prête aux sacrifices que l'« opinion publiée », c'est-à-dire l'élite médiatique et politique, mais cela ne fut découvert qu'après les combats. Et lorsque la pusillanimité va jusqu'à refuser de qualifier de guerre l'affrontement armé de deux structures politiques (le conflit contre le Hezbollah ne sera baptisé guerre qu'un an plus tard), il ne faut pas s'étonner de la colère, non pas des légions selon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

anti bunkers (US), dans les tout premiers jours, nous serions dans une situation totalement différente aujourd'hui contre le Hezbollah »¹⁵. Des bombes GBU-28 ont été livrées dans l'urgence à la fin du conflit mais ne semblent pas avoir eu les effets escomptés. Depuis, Américains et Israéliens ont travaillé à la mise au point d'un armement et de méthodes adaptées à la guerre souterraine.

Du point de vue doctrinal, on a assisté au retour d'un certain classicisme loin des concepts souvent abscons issus de l'*Operational Theory Research Institute* (OTRI)¹⁶ et de la séduction du « tout à distance » dont on a pu mesurer la stérilité face à un ennemi furtif et enterré. Le général Benny Gantz résume très bien cette déception : « nous avons planifié un train à grande vitesse, mais ce que nous avons fait ressemblait plus à un autobus de ville ralenti par des feux rouges »¹⁷.

Il est donc probable qu'un « deuxième round » contre le Hezbollah évoquerait sans doute *Paix en Galilée* modernisé, en l'occurrence une manœuvre aéroterrestre combinant l'ensemble des armées. Le plan prévu par l'armée de terre avant juillet 2006, prévoyait une première phase de conquête, précédée et/ou accompagnée de frappes aériennes. Elle aurait été menée par de puissantes colonnes blindées-mécanisées agissant sur les principaux axes jusqu'au Litani et peut-être au-delà. Les moyens auraient été écrasants. Rappelons qu'en 1982, les Israéliens ont engagé sept divisions au Liban au lieu de deux puis quatre en 2006 et les brigades de l'Organisation de libération de la Palestine ont volé en éclat en deux jours. Cette phase de conquête aurait eu pour but de couper les forces du Hezbollah de leurs arrières, d'atteindre peut-être leur moral, de repousser la menace des roquettes à courte portée et de disposer de gages en vue de négociations. Elle aurait été suivie, immanquablement,

d'une longue phase de nettoyage où l'infanterie, soutenue par de puissants appuis-feux, aurait eu le premier rôle. À l'issue, les forces israéliennes se seraient retirées derrière la frontière, l'ensemble ne pouvant durer que quelques mois.

Le problème est qu'à l'époque, l'armée de terre n'avait certainement plus les compétences pour mettre en œuvre correctement ce plan.

L'opération *Plomb durci* et la puissance retrouvée ?

Déclenchée le 27 décembre 2008 contre le Hamas dans la bande de Gaza, l'opération *Plomb durci* se veut la concrétisation de tous ces efforts et la démonstration de la puissance retrouvée. Lancée une nouvelle fois par Ehoud Olmert, quelques mois avant sa démission, celui-ci se garde bien de donner une liste d'objectifs très ambitieux dont la non-réalisation serait synonyme de défaite. Il n'est question que de « redonner une vie normale aux habitants du Sud d'Israël » et d'« infliger un sévère coup au Hamas », buts de guerre suffisamment flous pour espérer au moins une petite victoire (l'arrêt des tirs de roquettes depuis Gaza).

Grâce à des renseignements précis, l'opération *Plomb durci* débute par un raid massif de 40 à 50 F-16 I frappant l'« infrastructure » du Hamas. Les vagues suivantes, avec l'aide de l'artillerie et des hélicoptères d'attaque, s'efforcent de détruire les centaines de tunnels de la frontière sud, les sites de lancement de roquettes et de préparer les axes de pénétration de l'offensive terrestre. Bien plus efficace qu'en 2006, cette campagne fait entre 400 et 500 tués dans les rangs du Hamas en une semaine. Cependant, le résultat tactique reste insuffisant,

confirmant ainsi que les feux à distance sont impuissants à obtenir seuls des résultats décisifs face à des organisations incrustées dans un tissu urbain dense. Les tirs de roquettes ne cessent pas, le Hamas n'est pas décapité et son potentiel militaire (entre 7 000 et 20 000 miliciens selon les estimations) n'est pas sérieusement entamé.

Contrairement à 2006, la campagne de frappes à distance est donc prolongée par une véritable opération terrestre dont les objectifs immédiats sont de contrôler les zones de lancement de roquettes, de participer à la destruction des tunnels, d'empêcher toute manœuvre coordonnée de l'ennemi, en lui infligeant un maximum de pertes. Plus symboliquement, il s'agit aussi d'aller « planter le drapeau chez l'adversaire ». Cette offensive terrestre (ou aéroterrestre tant les moyens aériens et au sol sont intégrés) n'a cependant pas le droit à l'échec. Mettant en œuvre des colonnes blindées-mécanisées au sein d'une bulle d'appuis – feux, les cinq brigades israéliennes commencent par cloisonner l'ennemi puis tentent de l'user par une série de mini-raids blindés en terrain un peu ouvert ou, plus rarement, par les forces spéciales dans les zones plus densément urbanisées.

Face à ces « colonnes de fer », une milice ne peut jouer que sur la préparation du terrain, l'emploi d'armes à longue portée et la furtivité. La préparation du terrain (obstacles, engins explosifs) a été handicapée par le manque de moyens et de compétences. Les quelques obstacles mis en place ont été, pour la plupart, détruits lors de la phase de feux à distance. Contrairement au Hezbollah, le Hamas ne dispose pas de missiles antichars modernes. Il lui est donc difficile de frapper les unités israéliennes autrement que par mortiers ou par snipers. Toute attaque directe étant vouée au massacre, la seule voie possible pour lui consiste à rester retranché dans les zones inaccessibles aux colonnes blindées et à attendre que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nasrallah », *The New York Times*, 20 août 2006.

Alon Ben-David, « Israel Introspective after Lebanon Offensive », *Jane's Defence Weekly*, 23 août 2006.

Greg Grant, « Hizbollah Missile Swarms Pounded Armor, Infantry », *Defense News*, 28 août 2006.

Barbara Opall-Rome, « New life for Merkava line ? », *Defense News*, 28 août 2006.

Andrew Lee Butters, « Reconstruction wars », *Time*, 28 août 2006. Pierre Razoux, « Logique de guerre au Sud-Liban », *Raids* 244, septembre 2006.

Clive Jones, « Israeli Offensive may not meet long-term Objectives », *Jane's Intelligence Review*, septembre 2006.

Chloé Delahaye, « Liban : le poids des photos », *L'Express*, 7 septembre 2006.

Sylvain Cypel, « Israël après la guerre au Liban. Tsahal, désarroi et questions », *Le Monde*, 8 septembre 2006.

Alon Ben-David, « New Model Army ? », *Jane's Defence Weekly*, 11 octobre 2006.

Barbara Opall-Rome, « Israel's postwar priority : more live training », *Defense News*, 4 décembre 2006.

Alon Ben-David, « Debriefing teams brand IDF doctrine completely wrong », *Jane's Defence Weekly*, 3 janvier 2007.

Alon Ben-David, « IDF shifts focus to ground forces », *Jane's Defence Weekly*, 10 janvier 2007.

Bernard Bombeau, « Retour d'expérience israélienne au Liban », *Air & Cosmos*, 12 janvier 2007.

Alon Ben-David, « IDF chief of staff reverses "organisational revolution", *Jane's Defence Weekly*, 30 mai 2007.

Mark Williams, « The Missiles of August, The Lebanon War and the Democratization of Missile Technology », www.technologyreview.com.

Interviews

Interview du général Benny Gantz par Barbara Opall-Rome, *Defense News*, 14 août 2006.

Interview du général Shimon Naveh par Matt Matthews, Combat Studies Institute, Fort Leavenworth, 1^{er} novembre 2007.

Sites Internet

www.technologyreview.com.

www.defensenews.com.

www.janes.com.

www.lesclesdumoyenorient.com

www.lemonde.fr

www.time.com

www.diploweb.com

www.haaretz.com

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHRONOLOGIE

AVANT-PROPOS

CHAPITRE PREMIER – COUP DE TONNERRE

CHAPITRE II – TSAHAL ET LE POST-MODERNISME

CHAPITRE III – LE SENTIER DU HEZBOLLAH

CHAPITRE IV – L'ARMÉE FANTÔME

CHAPITRE V – CAMPAGNES À DISTANCE

CHAPITRE VI – L'ANTI-GUERRE ÉCLAIR

CHAPITRE VII – LA CAMPAGNE DES ROQUETTES

CHAPITRE VIII – EXTENSION DU DOMAINE DE LA
LUTTE

CHAPITRE IX – LENDEMAINS DE GUERRE

CHAPITRE X – UN NOUVEAU TSAHAL

CONCLUSION

CARTES

ANNEXE

BIBLIOGRAPHIE